

Les ombres filantes

de Christian GUAY-POLYQUIN (Canada-Québec), Ed. La peuplade (Canada-Québec)



(...) J'entrouvre les yeux. Je suis étendu au sol, à travers les herbes et les brindilles. Je me remue, consulte ma montre. Je suis resté plus de deux heures étendu au sol, inerte. Le soir se devine dans le bleu métallique du ciel. Je me sens encore nauséux, mais au moins les étourdissements ont cessé. Je m'agenouille péniblement et sonde les parages. J'ai l'impression qu'on m'observe et je redoute la présence des loups entre les branchages. Je reste sur mes gardes le temps de rassembler mes esprits. Il est tard, je n'ai aucune idée d'où je me trouve et j'ignore encore plus dans quelle direction aller. Ma carte, ma boussole, ma lampe de poche, tout est dans mon sac. J'inspire profondément et jure en frappant le sol. J'arque le cou vers le faite des arbres. Ils se détournent maintenant du ciel et se penchent vers moi comme des bêtes curieuses. Je m'agite, me relève et fais quelques pas droit devant.

Pourquoi tu boites ?

Je fige comme si je venais d'être frappé par la foudre.

Pourquoi tu boites ?

Mon sang circule bruyamment d'un bout à l'autre de mon corps. J'ai faim, j'ai soif, je suis épuisé. Ça doit être ma tête qui me joue des tours. Je pivote lentement sur moi-même. Derrière moi, dans la dentelle des fougères, il y a une silhouette immobile. C'est un jeune garçon. Dix ans ou à peu près. Il me considère la tête, légèrement inclinée. Sa peau est tannée, sa chevelure blonde en broussailles et ses yeux sont noirs comme du charbon. Il porte un sac en bandoulière et, d'une main, il tient une perdrix morte. (...)

Extrait (p. 44-45)

(...) Sa voix se mêle au chant insaisissable des insectes et se perd dans l'air de fin d'après-midi. On se dirige vers le chalet d'accueil sur le côté. Ses portes et ses fenêtres sont placardées. Je fais le tour de la bâtisse en espérant trouver une façon d'y pénétrer. Il y a des machines distributrices là-dedans, c'est certain. Peut-être qu'elles contiennent encore quelque chose ? Ça serait pas mal d'avoir des provisions supplémentaires avant de se lancer dans le Parc. À l'aide d'un de mes bâtons de marche comme levier, je tente d'arracher le contreplaqué qui bloque la porte d'entrée. En vain. Je risque de briser mon bâton.

Je m'assois sur mon sac. Je contemple les cimes du Parc où de grands pins étendent les bras au-dessus de la forêt. Comme s'ils s'apprêtaient à faire le saut de l'ange. Olio a capturé une salamandre et s'amuse à ses dépens. Je l'exhorte de la laisser tranquille.

Il est passé six heures et la lumière s'est parée d'une teinte orangée. Je me dis qu'il vaut mieux passer la nuit ici, sous le porche, et repartir demain matin. Au même moment, des aboiements font fuir la tranquillité de cette fin de journée. Un gros chien noir surgit du bois avant de se précipiter vers nous. Je bondis et me place devant Olio en prenant mon sac comme bouclier. La bête s'approche en jappant, le poil hérissé. Alors que je cherche un projectile, une silhouette sort de l'ombre et siffle entre ses doigts. Le chien s'immobilise, nous considère avec ses yeux globuleux et vient quémander quelques caresses en bavant à grosses gouttes.

Qu'est-ce que vous faites là ? demande l'homme en approchant.

Le type a probablement la soixantaine. Il est mince et porte une casquette verte ornée du logo jaune d'une marque de tracteur. Il nous observe froidement. Dans un étui à sa ceinture il y a une paire de sécateurs, ou peut-être un revolver. Il nous jauge d'un air méfiant. (...)

Extrait (p. 102-103)

Tous droits réservés